

Le Libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE (Fondé en 1895 par Sébastien Faure et Louise Michel)

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10^e — Téléphone : BOTzaris 68-27 (Métro : Porte St-Martin)

Les deux cents familles appliquent leur programme

Le deuxième train des décrets-lois est sous pression. Nous en connaissons maintenant le chargement qui n'est pas meilleur que l'autre. Après la consécration de la faillite des neuf dernières, amenant un surcroît de misère aux travailleurs. Daladier s'efforce par ces nouveaux décrets de donner satisfaction à la bourgeoisie dont il est le mandataire. Insuffisant mandataire d'ailleurs, car le grand capitalisme ne s'estime pas encore satisfait des 11 millions qui vont être jetés aux grandes entreprises qui vont bénéficier des grands travaux. Ces fameux grands travaux qu'on nous ressort périodiquement comme une panacée...

Les deux cents familles que Daladier dénonçait comme les maîtres de la France ont trouvé en lui leur homme à tout faire. Avec lui elles ont reconquis pleinement le pouvoir. Elles passent à l'action et à l'encontre du Front populaire, elles réalisent leur programme de classe.

Les grands reuils de l'industrie et de la finance veulent des garanties supplémentaires concernant l'intangibilité du profit capitaliste. Et voilà pourquoi à ces décrets s'ajoute

« l'aménagement » des 40 heures qui aboutira, si nous n'y prenons garde, à leur abolition pure et simple.

Cependant, il demeure encore 400.000 chômeurs qui n'ont pu être réincorporés dans la production. On claironne sur le mode publicitaire qu'un pic démolisseur va être porté dans ce chameau du capitalisme qu'est le taudis.

Nous demeurons sceptiques et nous craignons fort que la lèpre des taudis ait encore de beaux jours sous le soleil. Malgré leur mise hors la

avec la paix sociale intérieure la paix extérieure.

C'est sur ce mensonge que repose tout entière la politique de classe de la bourgeoisie. Elle n'a pu reprendre sa force que par la dégénérescence de l'égoïsme que représentait le Front populaire.

Si celui-ci avait gardé le caractère d'une formation de combat du prolétariat et de la paysannerie unis étroitement pour une action expropriatrice du capitalisme, il eût fait reculer la menace de guerre en ruinant à sa base l'imperialisme français. Malheureusement, le Front populaire, en freinant l'action directe des masses, en altérant leur confiance en elles-mêmes devait aboutir à la restauration capitaliste à laquelle nous assistons en ce moment. La dictature patronale s'exerce maintenant pire que jamais dans les usines ; les conquêtes sociales sont mises en cause ; la guerre grandit sa menace ; le prolétariat recule. Seul l'estrat de juin 36 peut opposer au capitalisme fauteur de guerre et d'oppression, une digne de paix et de liberté.

Cette formule est assez malheureuse. Nous en avons vu des choses mises hors la loi ! A commencer par la guerre. Nous nous souvenons des retentissantes condamnations prononcées « contre ce crime : la guerre ». Depuis nous avons eu la guerre en Ethiopie, en Chine, en Espagne.

Les officieux nous annoncent que de ce

« apaisement » politique qu'est le gouvernement Daladier, doit sortir une « confiante collaboration du Capital et du Travail, qui conjointement avec la collaboration franco-anglaise assurera

AVEC LA PEAU DES AUTRES

Deux conclusions se dégagent logiquement du point de vue que j'ai exposé la semaine dernière. (1)

L'une, ai-je dit, est de principe et d'aspects théorique ; l'autre est de fait et de conséquence pratique.

La première conclusion, c'est que, en l'absence de tout contenu consistant et positif, précis et délimité, tant pour les richesses que pour les pauvres : ceux-ci, parce qu'ils ne sont chez eux et avantages de nulle part, ceux-là, parce que partout ils sont privilégiés et chez eux, le mot « Patrie » est, pour les uns comme pour les autres, vide de toute signification exacte et définitive.

C'est que le sentiment patriotique, autrement dit « l'amour et le culte de la Patrie » ne repose sur aucun fondement solide et raisonnable ;

C'est que la notion de « Patrie » est faillieuse et mystificatrice ; c'est que le fait « Patrie » ne comporte en soi ni droit, ni devoir : ni droit en faveur des riches, ni devoir s'imposant aux pauvres.

Telle est ma conclusion de principe et j'aime à croire que le bien-fondé de celle-ci ne sera sérieusement ni par personne.

Examînons, maintenant, ma seconde conclusion : celle de fait.

Toutes les Patries, toutes, sont malveillantes aux pauvres et toutes les Patries, toutes, sont bienveillantes aux riches.

Voilà le fait.

Il s'impose aux intelligences les plus obtuses ; il crève les yeux, il est de toute évidence.

Ce fait, comment s'est-il produit ?

On le sait ; et cela me dispense d'entrer dans de longs développements. J'explique donc très succinctement :

En prenant possession de la planète sur laquelle elle était appelée à vivre et à se multiplier, l'espèce humaine s'est ingénierie à en faire la conquête et à l'aménager de façon à satisfaire de plus en plus et de mieux en mieux les besoins croissant et se diversifiant sans cesse d'une population toujours plus nombreuse.

Au sein des innombrables générations qui ont précédé la nôtre, des centaines de millions d'hommes et de femmes se sont attelés à cette tâche colossale et, si la surface terrestre est devenue ce qu'elle est présentement, c'est grâce au travail acharné et permanent de ces milliards de travailleurs.

Il a été conforme à la justice et à la raison que l'ensemble des travailleurs ayant aussi collaboré à ce gigantesque effort collectif fût appelé à en bénéficier. Il a été juste et sensé que le fruit inestimable de ce travail collectif constitue un patrimoine commun, sorte d'héritage humain, transmis de génération en génération et progressivement accru.

Mais l'Équité et la Raison — l'Histoire nous apporte cette douloureuse, cette tragique constatation — n'ont cessé d'être méconvenues, outragées et terrassées par la Force, se mettant au service de l'injustice.

En sorte que, constamment spoliés :

les Esclaves par les Maîtres,

les Serfs par les Seigneurs,

les Proletaires par les Capitalistes,

les travailleurs de tous les et de partout,

bien que créateurs de toutes les richesses,

sont restés lamentablement pauvres, tan-

dis que, armés du Pouvoir temporel et spiri-

tuuel, les hommes de Gouvernement, de

Guerre, d'Argent et d'Eglise, sont devenus

scandaleusement riches.

(1) Voir dans le précédent numéro du *Libertaire* l'article « Sans Patrie ».

PLUS QUE QUINZE JOURS

pour notre fête de Livry-Gargan

Je n'avais pas eu tort d'avoir confiance dans la bonne volonté de nos amis. Les billets d'entrée pour notre fête du 12 juin donnant droit à notre grande tombola, ont obtenu tel succès que nous avons été obligés de faire un second tirage. Chaque jour, au courrier du « Libertaire », le nombre de lettres, de règlements de carnets augmente. Presque dans chaque lettre est une demande de nouveaux carnets. La province est surtout active. Il est vrai que beaucoup de camarades parisiens attendent la fête à laquelle ils participent pour régler leurs carnets.

Je dois malgré tout faire une pression auprès des camarades des groupes de l'Union Anarchiste, qui détiennent des billets pour qu'ils envoient le règlement le plus vite possible. J'ai déjà signalé que l'important était surtout l'arrivée massive des sommes à percevoir, cela permet d'engager des actions importantes, qui sont d'un plus grand profit pour la propagande. Que tous les groupes prennent donc leurs dispositions pour que tous les règlements soient effectués avant le 12 juin.

Que tous nos amis redoublent d'ardeur pour que tous les billets

sont placés pour cette date ; que ceux qui ont placé leurs carnets nous en redemandent. La semaine prochaine la donnera une liste générale des lots.

Je demande que tous nos camarades militants, sympathisants, lecteurs du « Libertaire », réservent leur journée du 12. Les distractions y seront nombreuses et variées ; elles se dérouleront dans un très joli cadre champêtre. Nos amis de Livry-Gargan, aidés de camarades de la région parisienne, travaillent à sa décoration. Tous ceux qui ont participé à notre fête l'année dernière, se rappellent le plaisir qu'ils y prennent. Cette année, « nos artistes » feront mieux. A tous, ils réservent des surprises. La partie de concert sera des plus soignées. Maurice ROSTAND, le grand poète pacifiste et notre ami Charles D'AVRAY, seront des nôtres. Le programme, que d'excellents artistes mettent au point, nous le donnerons complet dans notre prochain numéro. Soyez sûrs, vous en serez tous satisfaits, et tous vous viendrez le 12 juin à Livry-Gargan.

SEBASTIEN FAURE.

La guerre a été retardée par l'intervention de Londres.

Mais seule l'intervention du prolétariat peut l'empêcher !

Les enseignements de la Commune

Aux sources de la révolution prolétarienne

par Lashortes

La figure hautement pathétique de la Commune de Paris fait parfois oublier qu'elle constitue une expérience politique d'un prodigieux intérêt. D'aucuns ne s'y sont pas trompés : Marx, Lénine, considéraient la Commune comme une grandiose anticipation de la révolution prolétarienne. Ses efforts, ses succès, ses échecs même sont marqués du sceau le plus authentique du socialisme, non plus verbal, mais concret et conséquent. Il y a un grand avantage à s'en rendre compte à l'heure présente : la classe ouvrière se trouve à un carrefour de l'histoire : va-t-elle capituler, accepter la guerre et le fascisme, souscrire un nouveau bail de servitude dans le moment même où son existence, sinon son action, consécutive au développement du capitalisme rend chaque jour plus difficile le maintien de ce régime ? A quiconque se pose cette question, nous demandons de remonter aux sources d'un mouvement dont les leçons ne doivent pas s'effacer.

« Le grand acte socialiste de la Commune, ce fut son existence même et son propre fonctionnement », écrivait Marx dans son *Adressse du Conseil Général de l'Association Internationale des Travailleurs* ayant pour titre : *La Guerre Civile en France*. Il y a, en effet, quelque chose de paradoxal dans la vie, même brève, même heureuse et précaire de la Commune de Paris. Rompt avec les traditions les plus respectées et qui voulaient que le prolétariat qui fait les révoltes s'en laissait souffrir le bénéfice au profit d'une faction qui s'empressait de reconstruire, à son profit, le nouvel Etat sur les ruines de l'ancien, les communards comprirent qu'ils ne devaient à aucun prix recréer une institution qui, par sa nature même ne peut être qu'un instrument d'oppression d'une minorité. Sans qu'ils se soient embarrassés de théories, avec une sûreté tout intuitive et spontanée, ils organisèrent sur le plan de la commune libre, se fédérant librement avec les autres communes, une société vraiment intégralement démocratique où l'administration des choses se substituait, selon la célèbre formule, au gouvernement des personnes. Réduits ainsi à l'exercice d'une fonction purement technique, contrôlés directement et immédiatement révocables, simples agents d'exécution rétribués sur la base d'un salaire normal, les titulaires des divers emplois d'administration ne pouvaient à aucun moment s'ériger en caste gouvernementale. L'Etat était aboli. Non pas à coup de décrets mais par la force même des choses. Plus exactement il cessait d'avoir une raison d'être, en même temps que disparaissait la vieille organisation de la société de classes antagonistes.

Bismarck accorda, dit-on, un grain de bon sens au mouvement de la Commune. Il faut lui en reconnaître beaucoup. En dépit des oppositions de doctrine qui divisèrent parfois les membres du Comité Central, en dépit de ses faiblesses et de ses fautes, on reste aujourd'hui encore étonné de la vigueur et de la justesse de sa politique.

(Voir la suite en 3^e page.)

POUR LE DROIT D'ASILE

LE 10 JUIN

Salle de la Mutualité

La S. I. A. organise

Un grand meeting

Tous les hommes de cœur se feront un devoir d'y être présents.

Pas un anarchiste n'y manquera

entend remplir en conscience celles, de caractère général, découlant du pacte de la Société des Nations, dans le cas où un Etat viendrait à être victime d'une agression non provoquée.

Et c'est avec de tels bobards — car il n'y a pas d'autres termes pour qualifier de semblables contre-vérités — que l'on fait l'opinion d'un peuple de quarante millions d'habitants, et qu'on le berce d'illusoires espérances.

L'Ethiopie, membre de la S.D.N. a été violée par Mussolini ; et l'Angleterre s'est défendue. La Chine est en proie aux attaques criminelles du Japon ; et l'Angleterre se tait. L'Autriche a été accaparée par Hitler ; et l'Angleterre approuve. L'Espagne est depuis deux ans livrée aux exigences non dissimulées des dictateurs allemand et italien ; et l'Angleterre ergote. Et l'on ose encore prétendre que la perfide Albion remplit en pleine conscience ses obligations !

C'est à mourir de rire. Mais on ne sait plus rire au pays de Voltaire depuis qu'il a été colonisé par l'ex-ennemi héréditaire d'outre-Manche, et nous attendons sans doute, pour retrouver une superficielle gaîté, que nous tombent du ciel des gaz hilarants. au cours de la prochaine année.

Car elle approche avec une terrifiante rapidité la prochaine année et la paix que peuvent nous construire ces Messieurs de la diplomatie n'est qu'une paix à crédit qui trouvera sa conclusion dans la plus monstrueuse des guerres.

Nous voudrions, quel que soit le faible écho que nous rencontrons, ne pas sortir du domaine de la réalité. Aussi idéalistes que nous soyons, nous ne pouvons pas nous détourner d'un monde qui nous étreint et c'est avec ce même monde qu'il nous faudra cons-

Quand la bourgeoisie se venge...

LONGTEMPS, je me souviendrai de cette journée du vendredi, triste et froide. Depuis la veille, vers dix heures, une pluie fine et dure, glaciale, n'avait cessé de tomber. J'avais trouvé un refuge quai de la Rapée. Mais, après la sanglante défaite du pont d'Austerlitz, cette retraite n'était rien moins que sûre. Des figures suspectes rôdaient autour de la maison. Je crus qu'il était prudent de chercher gîte ailleurs, et quelque danger qu'il y eût à sortir, je sortis.

Où aller ? Le canon grondait toujours sur les hauteurs du Père-Lachaise, où la bataille furieuse et sans merci, continuait.

Irais-je là-haut avec les autres ?

Cette pensée me traversa un instant l'esprit. Mais, comment y parvenir ?

Je marchais devant moi : la mitraille n'avait rien épargné, ni les hommes, ni les arbres couronnés des fleurs de mai. Le Grenier d'Abondance (1) n'était plus qu'un grand brasier fumant. Au parapet du canal, deux artilleurs fédérés étaient adossés dans l'attitude du combat : ils avaient été tués chargeant leur pièce.

De loin en loin, je trouvais des figures inquiètes passant comme des ombres. Des femmes, des enfants, des jeunes gens, cherchant leur mari ou leur père qu'ils n'avaient pas vus depuis le lundi. Quelques figures hideuses et sournoises se mêlaient à ces groupes lamentables, — dignes estafiers de la rue de Jérusalem (2), retour de Versailles. On commençait à ramasser les cadavres des combattants que l'on déposait le long des berges de la Seine. C'étaient, pour la plupart des cadavres de vieillards ou de jeunes hommes de dix-huit à vingt ans. La pluie, après les chaleurs torrides des jours précédents, avait rendu les visages de ces morts affreusement terribles et livides. De temps en temps j'étais obligé de franchir de véritables mares de sang.

Sur le quai de l'Arsenal, des soldats rassem-

Une journée de la semaine sanglante

Le texte que nous publions aujourd'hui est tiré d'une revue éditée à Genève en 1874, par des communards réfugiés. Cette revue, intitulée « La Commune », comptait dans sa rédaction Benoît Mateon, Gustave Lefrançois, etc. Elle n'eut d'ailleurs qu'une dizaine de numéros.

Ce texte, dont on appréciera la puissance évocatrice, montre bien la haine de classe de la bourgeoisie, sa féroce froide et

réfléchie. Sa conclusion, qui demeure d'une frappante actualité, nous enseigne l'exemple à suivre : nous inspirer du sens de classe dans la lutte contre un adversaire inexorable qui ne recule, tant qu'il est le plus fort, devant aucune cruauté pour affirmer sa domination et assouvir sa vengeance.

Ces pages, qui demeurent anonymes, semblent être de la plume de Lefrançois. Elles n'ont jamais été, à notre connaissance reproduites depuis.

Le 26 Mai 1871

blaient les armes tombées des mains des fédérés et les chargeaient sur des prolonges d'artillerie. A leurs mines hébétées, on aurait pu croire que l'on venait de commettre quelque grand crime dont l'on n'avait pas conscience.

Jusqu'à l'Hôtel de Ville, toujours la même scène tragique et silencieuse.

La rue de Rivoli avait presque fait sa toilette accoutumée. Pas un cadavre, pas de sang ; des boutiquiers devant leur porte, avec le brassard tricolore ; d'autres, bras dessus, bras dessous, avec les défenseurs de l'ordre. Effusion touchante des bons bourgeois et des braves soldats. Des marchands de journaux criaient : *Le Siècle, Le Bien Public, Le Tricolore, Le National, Le Petit Journal, etc., etc.*

J'achetai quelques-uns de ces journaux, et je continuai à marcher.

A la hauteur du Square Saint-Jacques, j'eus un véritable épouvantement. Le square n'était plus qu'un vaste amoncellement de cadavres.

Sur le quai de l'Arsenal, des soldats rassem-

blaient les armes tombées des mains des fédérés et les chargeaient sur des prolonges d'artillerie. A leurs mines hébétées, on aurait pu croire que l'on venait de commettre quelque grand crime dont l'on n'avait pas conscience.

Tout à coup, un bruit se fit entendre du côté de la rue Saint-Martin. Je me retournai et j'en vis sortir un groupe de cinq personnes, une femme d'environ soixante ans tout en pleurs, deux petits enfants dont l'aîné n'avait pas dix ans et deux soldats.

— C'est une pétroleuse !
— C'est une communiste !
— Elle est bien connue dans le quartier.
— Tout ça est bon à fusiller !
— Au mur, toute cette canaille !

Ce fut un cri unanime qui m'atterra.

La foule suivit le groupe qui se dirigea du côté de la caserne Lobau.

Que sont devenus cette femme et ces deux enfants ?

Rue Croix-des-Petits-Champs, un homme en blouse, grave et triste, entre deux soldats, marchait à la mort.

Je le vis fusiller Cour des Fontaines.

Et, au loin, la fusillade et le canon retentissaient toujours.

N'aurions-nous pas eu tort, par hasard, ou, tout au moins, n'aurions-nous pas devancé l'heure !

Je me faisais ces réflexions tout en cherchant un refuge, et piétinant dans la boue sous la pluie. J'avais frappé à plusieurs portes, mais les amis étaient absents ou ne se souciaient guère de me donner l'hospitalité.

Force me fut donc de reprendre le chemin du quai de la Rapée.

Rue Coquilliére, je trouvai un café ouvert et j'entrai.

A une table, non loin de moi, plusieurs personnes du quartier étaient assises et causaient. De quoi ? De la bataille qui n'était pas encore finie, sans doute.

Je jetai les yeux sur le *Siècle*. La satisfaction bourgeoise de l'écrasement de la Commune y était à chaque ligne. Nous sommes enfin déli-

vrés de ce cauchemar ! Et sans approuver les exécutions sommaires, il était facile de voir que les républicains honnêtes et modérés du Siècle n'étaient pas fâchés qu'elles fussent aussi nombreuses que possible. N'ayant pas en cela le courage du *Tricolore*, qui demandait que rien ne fût épargné, ni les femmes ni les enfants. Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

La conversation s'était peu à peu animée entre mes voisins. Il était bien question de la Commune. L'un d'eux, figure souriante, racontait qu'il venait de rendre un fameux service au gouvernement. Il avait découvert et dénoncé la cache de deux membres de la Commune.

— Je n'ai jamais vu d'aussi atroces figures de canailles, disait-il en se rengeorgant.

— J'espére bien qu'ils seront fusillés sur-le-champ, disait un petit vieux.

— Avec leurs femmes et leurs enfants, ajoutait un autre.

— Est-ce que ça a des femmes et des enfants ?

s'exclama un quatrième avec mépris.

Je suis écœuré. C'était la dénonciation organisée qui commençait et qui devait durer des semaines et des mois.

Je n'aurais jamais cru à tant de basse, à tant de lâcheté, à tant de féroce.

Et les gens que je venais d'entendre étaient des notables du quartier, des opposants de l'Empire, des républicains sans aucun doute, car ils avaient à chaque instant le mot de République à la bouche.

De retour quai de la Rapée, j'étais abîmé dans mes réflexions et navré, au delà de ce que je puis dire, de tout ce que j'avais vu, lorsque le souvenir de la vieille femme et des petits enfants me revint à l'esprit.

Sans doute, à cette heure, ces trois êtres n'existaient plus. Qu'avaient-ils fait ? Avaient-ils pris part à la bataille ? Evidemment non. Pourquoi alors ces assassins inutiles ?

Je ne me demandai plus si nous avions eu tort. Tort d'avoir été humains et cléments ? Oui. Mais non d'avoir tenu le drapeau rouge sur Paris pendant deux mois, et de l'avoir conduit à la bataille contre le drapeau tricolore.

D'un côté, le vieux monde, avec son cortège de préjugés, de superstitions, de mensonges, d'iniquités ; de l'autre, le monde nouveau ayant à sa base l'idée de justice. A qui restera la victoire ?

Quant à nous, souvenons-nous des journées de mai. Prenons exemple sur la bourgeoisie, à l'heure de la revanche. Nous n'aurons pas de grands frais d'imagination à faire, pas de tribunaux exceptionnels, pas de nouvelles lois à créer ; il suffira de l'application pure et simple des lois fabriquées par la bourgeoisie contre le peuple, et ce sera terrible, au delà de ce que l'on peut désirer, je vous en réponds.

(1) Le Grenier d'Abondance, vastes magasins à céréales, était situé boulevard Bourdon.

(2) C'est dans cette rue que se trouvaient les bâtiments de la Sureté Générale.



Les prisonniers fédérés conduits à Versailles

(d'après un dessin de Daniel Vierge)

L'INCORPORATION DES MASSES POPULAIRES A L'HISTOIRE

La Commune première révolution consciente

par Federica MONTSENY

Notre camarade Federica Montseny a écrit sur la Commune de Paris une intéressante brochure où elle souligne le parallélisme des idées du mouvement communautaire avec les aspirations révolutionnaires des travailleurs espagnols. Nous en avons traduit ici les principaux passages.

« Depuis qu'il y a des hommes sur la terre et depuis que ces hommes eurent conscience d'eux-mêmes, ils s'agiteront en poursuivant un idéal qui fut éternel, et le fait s'est répété constamment : c'est la poursuite incessante du Bien, de la Liberté, de la Justice. »

« Les masses populaires s'incorporent à l'histoire du monde. »

Après avoir évoqué les grands mouvements d'émancipation que furent la révolution des esclaves de Spartacus, les révoltes des serfs au moyen âge et la Révolution française, Federica Montseny en vient à la Commune de Paris.

PARALLELISME DES REVOLUTIONS

« La Révolution française éclate, le pouvoir féodal est détruit, les rois sont décapités. Le pouvoir absolu est arraché des mains de la monarchie et une révolution de caractère politique détruit l'idée de Dieu, qui rendait durable la souveraineté des Rois. »

« Immédiatement, l'on fait la Sainte Alliance de toutes les monarchies contre la Révolution française (la même Sainte Alliance qui se fait aujourd'hui contre l'Espagne et la Révolution espagnole. Tous les pays s'unissent contre la France, »

F. Montseny poursuit sa démonstration : les guerres révolutionnaires, la contre-révolution, l'Empire. Mais la semence révolutionnaire a germé dans toute l'Europe.

Le XIX^e siècle, fécondé par la Révolution française, est un siècle de révoltes populaires, de philosophie, d'investigations scientifiques, de littérature, d'art, de musique et de poésie révolutionnaires.

Révoltes de 1830, de 1848, la figure de Napoléon III, puis naît la génération de la Commune.

« La démocratie est née et dans le monde entier fleut l'idée de l'Internationale. C'est le premier cri lancé aux peuples et aux hommes. La première fois que l'on dit aux

prolétaires de tous les pays qu'ils doivent s'unir, que pour un ouvrier français, pour un ouvrier italien, pour un ouvrier anglais ou espagnol, il n'y a pas de patrie, que la patrie est la propriété des riches qui en possèdent le territoire et que, pour les pauvres, il n'y a qu'une patrie universelle.

Tout camarade rappelle les premiers mouvements organisés, les associations ouvrières de résistance au capital... et les répressions.

Puis, c'est après les féroces exécutions de centaines d'ouvriers de la part du général espagnol Zárate, la première République à l'extrême socialiste : Pi y Margall, Sisó, Camara Figueras, Joaristi introduisirent en Espagne les idées de Proudhon, Bakounine et Karl Marx.

35.000 OUVRIERS ASSASSINÉS

Nous connaissons les origines de la guerre de 1870 et de la Commune. Federica Montseny rappelle aux révolutionnaires espagnols les circonstances de l'entrée des Versaillais, les provocateurs voulant semer la discorde et les paroles que prononça Flourens dans un moment d'amertume :

« Sans confiance, l'on ne peut rien faire. Sinous sommes des traitres, fusillez-nous, mais avant accordez-nous une marge de confiance, sans laquelle on ne peut rien faire. »

La répression de la Commune fut effroyable. Trente-cinq mille ouvriers furent exécutés. Pour se faire une idée de ce qu'elle fut, je vous dirai qu'à Paris il y avait 80.000 ouvriers métallurgistes avant la Commune. Quand fut rétabli le calme — le calme des tombes — seulement 2.000 revinrent au travail. Le reste avait été fusillé, était en prison, poursuivi ou proscribt.

« Ni un crime, ni un manque de noblesse, ni un manque de loyauté ne tache le pur prestige de la Commune. »

F. Montseny poursuit sa démonstration : les guerres révolutionnaires, la contre-révolution, l'Empire. Mais la semence révolutionnaire a germé dans toute l'Europe.

Le XIX^e siècle, fécondé par la Révolution française, est un siècle de révoltes populaires, de philosophie, d'investigations scientifiques, de littérature, d'art, de musique et de poésie révolutionnaires.

Révoltes de 1830, de 1848, la figure de Napoléon III, puis naît la génération de la Commune.

« La démocratie est née et dans le monde entier fleut l'idée de l'Internationale. C'est le premier cri lancé aux peuples et aux hommes. La première fois que l'on dit aux

(Suite de la première page)

D'un seul coup la Commune réalisait l'émancipation du travail en supprimant le régime d'exploitation de l'homme par l'homme, du salarié par le capitaliste et en abattant les cloisons qui séparent et souvent dressent les unes contre les autres, les diverses catégories de travailleurs. En remettant aux mains d'organisations coopératives de producteurs librement constituées, à totalité des moyens de production et d'échange, la Commune résolvait d'un seul coup le problème social.

Dès le 16 avril, elle faisait le enseignement des entreprises abandonnées par leurs propriétaires et les remettait immédiatement aux organisations ouvrières. Elle supprimait le travail de nuit dans les boulangeries, interdisait les amendes qui rappelaient le salaire de l'ouvrier, contrôlait le placement, organisait le crédit gratuit... Il serait aïn d'énumérer toutes les mesures qu'elle prit en faveur des ouvriers. Il n'en est pas une qui n'inspire de la pensée la plus

crue et la plus clairvoyante.

Elle ne devait malheureusement qu'ébaucher son magnifique programme. A peine était-il installée qu'il lui fallut combattre avec des armes inégalées le gouvernement de Versailles.

Dès le début, elle fut réduite à la défensive, coupée de la province qui ne peut rien tenter pour la soutenir. Très rapidement le sort les armes lui fut contraire. Le 1^{er} mai, l'armée de la répression entra dans Paris et noyait dans les flots de sang la révolte des esclaves qui avaient osé rêver de être libres.

Bismarck avait libéré d'Allemagne, sur la demande de l'heure, les prisonniers français

qui allaient reprendre Paris à la révolution. En 1918, Foch abandonnait aux vaincus des milliers de mitrailleuses qui allaient écraser le mouvement spar-takiste...

L'histoire recommande. Les gouvernements se reconnaissent devant la menace révolutionnaire contre l'ennemi commun : le proléttaire qui veut briser ses chaînes. La leçon vaut sans doute encore pour aujourd'hui ou pour demain. Que nos paladins du Front Populaire ne l'oublient pas. Jusque dans ses échecs la Commune de Paris nous apporte un enseignement qu'il faut bien qualifier d'unique, puisque même la révolution russe de 1917 qui pourtant prétendait s'en inspirer tourna le dos à son enseignement dans la mesure où elle substitua la direction du parti à l'action directe du prolétariat.

« La mémoire des martyrs de la Commune vivra, comme en un sanctuaire, dans le cœur de la classe ouvrière » écrivait Karl Marx. Qu'elle vive en effet ! Mais non seulement dans son cœur comme un souvenir d'épopée grandiose et vaine. Qu'elle vive dans sa pensée, comme une substantielle et salutaire leçon. Le meilleur hommage qu'on puisse rendre aux morts, ce n'est pas d'aller pèlerinage sur leurs tombes, mais s'inspirer de leur exemple et prolonger leur action, d'en faire les compagnons lucides de nos luttes d'aujourd'hui.

LISSAGARAY
HISTOIRE
DE LA COMMUNE DE 1871

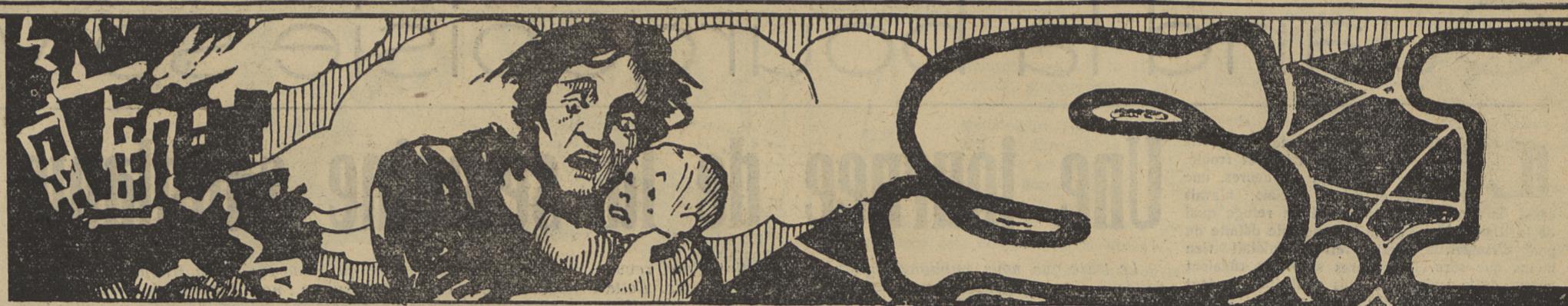
Nouvelle édition précédée d'une notice sur Lissagaray par AMÉDÉE DUNOIS

Prix :

Le roi d'Angleterre vient en France.

NOUS NOUS EN FOUTONS !

Mais il ne faut pas que les réfugiés politiques en soient chassés.



SOLIDARITÉ INTERNATIONALE ANTIFASCISTE. - Siège central: 26, r, de Crussol, Paris (II^e) - Tél. Roq. 73-96. - Chèque postal Fauchier 596-03

Toutes les libertés sont en péril

Le droit d'asile tout le premier

Réagissons vite... et fort, car, la France se fascinant chaque jour davantage, nous n'aurons bientôt plus la possibilité de protester ouvertement. Le droit de réunion ne tient maintenant qu'à un fil.

Le fascisme larvé est déjà chez nous et la guerre plus menaçante que jamais

La situation est grave, camarades, et vous vous devez d'y faire face pendant qu'il est encore temps, alors que votre action est susceptible d'imprimer aux événements un autre cours, une direction moins tragique.

La S. I. A., en organisant, le 10 juin, au Palais de la Mutualité, une vaste manifestation, vous procure déjà l'occasion de vous affirmer ; ne la ratez pas et, dès maintenant, parlez partout de ce

Grand et retentissant Meeting

ENFIN !

Mais est-ce sérieux ?

Ayant nous-mêmes, depuis le début des événements d'Espagne, réclamé le boycottage de l'Espagne fasciste, nous avons enregistré avec une grande satisfaction, l'adoption du rapport, préconisant cette action, présenté par Jouhaux au Conseil général de la Fédération Syndicale Internationale qui vient de se réunir à Oslo.

On verra, en lisant l'extrait suivant dudit rapport, que Jouhaux a situé nettement la question :

Nous n'avons aujourd'hui, a-t-il dit, pas d'autre arme que le boycottage. Nous devons refuser de livrer les marchandises dont les agresseurs ont besoin pour leur agression. Notre action ne doit pas englober seulement les usines, mais les ports, les bateaux et les chemins de fer. Si nous ne faisons rien, le fascisme poursuivra son expansion, et alors certains pays qui pensent maintenant, grâce à leur situation géographique, être en dehors de la menace fasciste, devront un jour envisager une menace réelle.

Le mouvement syndical international doit entamer une action réelle, et aucune centrale nationale ne doit dire qu'elle ne peut participer au boycottage parce que cela n'est pas en harmonie avec le désir de son gouvernement.

Nous sommes entièrement d'accord avec ces déclarations, mais nous pensons qu'elles ne doivent pas rester de belles formules de congrès.

La solidarité due à nos camarades, qui luttent et meurent pour notre cause commune, exige leur application sans délai.

La Fédération des Cheminots ne peut plus désormais se contenter d'écrire périodiquement que d'énormes tonnes de matériel de toute sorte traversent la France pour se rendre chez Franco. En accord avec la décision de la F.S.I. elle doit engager ses adhérents à participer activement au boycott qui s'impose.

Quant aux dockers et aux marins, ils ont déjà montré, par maints exemples, qu'ils étaient prêts à agir, ainsi d'ailleurs que les travailleurs des usines.

Agissons donc tous de manière que l'Espagne fasciste ne se ravitaille ni en France ni avec le concours des travailleurs français. Faisons cela de toute urgence. Que la C.G.T. donne des ordres formels à ce sujet.

Et que le matériel de guerre destiné à Franco et saisi par les syndiqués, soit dirigé sur le front d'Aragon pour être remis aux nôtres.

Ca ! ce sera de l'action syndicale ; une action dont la C.G.T. pourra se montrer fière.

Pour ceux-là tout particulièrement

Près de vingt mille miliciens de toutes tendances, appartenant les uns au parti socialiste et au parti communiste, d'autres à la C.N.T. et à la F.A.I., sont encerclés dans les Pyrénées par de nombreuses forces fascistes.

Dans « Le Peuple » du 21 mai, le camarade Hourquet, secrétaire de l'Union syndicale départementale des Hautes-Pyrénées, dit son admiration pour la farouche et héroïque résistance de ces antifascistes, et il conclut :

Il y a dans les vallées occupées par la 43^e division 20.000 à 22.000 personnes, soldats et civils, coupés du reste de l'Espagne républicaine. Leur mot d'ordre est :

Résister jusqu'à la mort !

Ils ne peuvent être ravi- taillés que par la France, notre mot d'ordre, à nous, doit être : « Solidarité à la 43^e division, à l'héroïque division de l'unité et de la libération de l'unité et de la libération ! »

La section française de la S.I.A. répond favorablement à l'appel du camarade Hourquet.

Incessamment elle va envoyer en direction des Hautes-Pyrénées un camion chargé de vivres de première qualité qui seront remis aux responsables de la 43^e division.

Lecteurs, faites donc encore plus votre devoir de solidarité.

Je me dresse contre le décret-loi qui vise la situation des étrangers

Mais oui, il est bien entendu que je suis à la disposition de la Solidarité Internationale Antifasciste, et vous n'avez pas pu en douter un seul instant.

Partout où le fascisme se montre et où il est possible pour moi de le combattre, je ne saurait être fait en vain appel à mon concours.

Veillez donc m'inscrire au nom de mes frères et camarades qui, déjà, ont répondu favorablement à votre demande.

Avec eux et avec vous, je me dresse contre le décret-loi qui vise la situation des étrangers. J'ai pris sur ce point une position particulière et énergique dans le département des Pyrénées-Orientales, où il est particulièrement important de faire le départ entre les étrangers qui travaillent pour le compte de Franco, en alliance avec les fascistes français, et ceux qui servent la République.

A vous bien fidèlement.

Louis NOGUERES.

La vive protestation des avocats

Les avocats sont, en grande partie, à nos côtés pour combattre le décret-loi scélérate. Si nous pouvions les interroger tous, peu d'entre-eux s'affirmeraient contre notre attitude. Cela est d'excellent augure pour la suite de notre action, et un encouragement à perséverer.

Nous insérons aujourd'hui encore quelques protestations d'avocats dont le concours nous sera précieux, même si, sur certains points, nous nous trouvons en désaccord.

Mr Massoulier, du Barreau de Douai, qui a été le défenseur de Cefallo, dont vous nous rappelez la na-

issance, réprouve les procédures de police et nous le dit.

Il ne nous semblait pas que Torrès condamnait aussi formellement que nous le décret-loi, et nous le lui avions reproché en toute amitié. Nous nous étions trompés et nous sommes heureux de l'avouer ; de le démontrer par la publication ci-dessous de sa lettre.

Donc, pas de notes discordantes séries entre ceux qui, depuis de longues années, s'opposent à la persécution des réfugiés politiques. Tant mieux pour ces derniers.

Un étranger, sain de corps et d'esprit, est plus précieux qu'un nourrisson au destin incertain

Il est joli, le statut des étrangers offert par le Front Populaire

Il me paraît contradictoire de poursuivre une politique de renatalité et, simultanément, une politique de refoulement des étrangers. Un étranger, sain de corps et d'esprit, est plus précieux qu'un nourrisson au destin incertain. Lorsque l'Allemagne annexe l'Autriche, elle annexe des hommes, c'est-à-dire augmente sa population — dont, par ailleurs, elle se plaint à la fois qu'elle est trop dense et dont elle pousse à la multiplication. Lorsque l'Italie annexe l'Ethiopie, elle annexe des hommes. On ne voit pas pourquoi ce qui est clamé avantageux pour l'Allemagne et l'Italie, s'agissant de millions d'individus, serait désastreux pour la France, s'agissant de quelques dizaines de milliers de personnes.

Si la production est totale avec un nombre X d'individus, autant de fois il y aura ce nombre d'individus, autant de fois il y aura de cycles totaux de production. Donc, enrichissement. Du temps de Malthus, on disait : « Il n'y aura pas assez de bœufs. » Mais de notre temps on le contredit. Donc, il est surabondant. Si un étranger riche est un bénéfice parce qu'il apporte de l'argent, un étranger pauvre en est un tout aussi immédiat parce qu'il apporte du travail. Dire qu'il s'insère dans le travail d'autrui doit réjouir ceux qui veulent augmenter la production. Ainsi tout n'est qu'hypocrisie en ces matières de xénophobie.

Une seule question se pose : l'étranger ne doit pas troubler la politique française, il ne doit pas commettre d'infractions pénales. Ceci n'est qu'affaire de police. Une « bonne » préfecture de police, surveillée par un « bon » ministère de la sécurité nationale. Il est aisé d'imaginer que les révolutionnaires se verront opposer ces exceptions par tous les gouvernements.

Quant aux sans-patrie, on leur accorde la résidence forcée, qui ressemble comme une sour à l'interdiction de séjour. On les relègue comme des lépreux. Ça leur apprendra !

Sans argent, sans travail, sans papiers, la prison en perspective, errant comme des maudits, d'un pays hostile à l'autre, tel est le sort tragique de nos malheureux camarades.

Tous les êtres libres ne sont tout de même pas avachis par la pratique et les pratiques du Front Populaire. Il faut qu'ils unissent leurs voix fraternelles au nom de l'humanité et obtiennent l'abrogation du décret du 2 mai 1938, qui a supprimé le droit d'asile au nom de la défense nationale.

Suzanne LEVY.

Le décret-loi met l'étranger à la disposition de l'autorité policière

Le nouveau décret du 2 mai 1938 sur la police des étrangers porte une grave atteinte au droit d'asile, qui, étant conformé à nos plus saines traditions libérales et, par ailleurs, il met l'étranger résidant sur notre territoire à la disposition de l'autorité policière.

Il est bon que le gouvernement débarrasse le sol français des étrangers vraiment indésirables qui, abusant du droit d'asile qui leur avait été accordé, viennent organiser chez nous des attentats, il n'en reste plus moins certain que l'immense majorité des étrangers qui demandent l'hospitalité ne songent qu'à vivre en paix du produit de leur travail.

L'article 10 du décret récent place l'étranger à la disposition totale de la police. Le plus souvent, il lui sera fait défense de reparaire sur notre territoire sans qu'il sache exactement pourquoi, tant il est vrai que les notes de police le concernant lui resteront inconnues. Sans doute, une procédure est censée à sa disposition pour lui permettre de présenter ses moyens de défense ; malheureuse-

ment, celle-ci ne lui assure aucune garantie sérieuse, et il se verra purement et simplement expulser si tel est le bon plaisir de la police.

Si, frappé par une mesure injuste, il persiste à résider sur notre territoire et que, pour ce faire, il dissimule son identité, alors les sanctions qui lui seront appliquées seront impitoyables.

Les juges correctionnels, devant lesquels il comparaîtra, n'auront pas la possibilité de le juger, ils n'auront que celle de le condamner à trois années d'emprisonnement.

Il n'est donc pas exagéré de dire que le décret du 2 mai 1938 place exclusivement l'étranger sous la seule autorité de la police.

Il importe donc qu'au plus tôt ce décret soit abrogé et que lui soit substitué un statut légal des étrangers.

Votre camarade Cefallo, que je vous souhaite dans sa prison, sait que la S.I.A. s'occupe de lui. Il a repris confiance car il pense que vous obtiendrez qu'il soit sursis à son expulsion.

Il nous apporte un appui total, loyal et désintéressé.

Journellement et infatigablement, malgré la longueur des déplacements qui, répétées, deviennent excessivement épauvants, Huart porte la bûche parolue dans les communes de la grande banlieue algéroise, et partout avec le même succès. A Alger, sept réunions, dont six remarquablement réussies, n'ont pas encore suffi à absorber tout le public sympathisant.

Les collectes faites à l'issue de chaque réunion en faveur des orphelins espagnols ont produit respectivement : Alger-Cervantes, 259 fr. ; Alger-Mir, 223,60 ; Alger-Rio, 60,75 ; Alger-Orphéon, 157,80 ; Blida, 200 fr. ; Marsenego 420 fr. ; Rouiba, 58,05 ; Cherchelle 197 fr. ; Maison-Carrée, 123,25 ; Koléa, 241,85, soit au total à ce jour 1.941 fr. 30.

Le début de cette tournée de propagande est de bon augure pour la suite et le résultat final. S.I.A. en sortira encore grande, fortifiée et plus puissante, ralliant à elle et à son action toutes les bonnes volontés véritablement antifascistes d'Algérie.

La tournée de conférences-filmées de l'ami Huart se poursuivra jusqu'au 20 juin. A cette date elle aura rayonné dans les trois départements de la cadence d'une et parfois deux conférences par jour.

FEHRENBACHER,

Secrétaire de la section centrale Nord-Africaine de la S. I. A.

CONSEIL JURIDIQUE DE LA S. I. A.

Nous avons toujours pensé que notre S.I.A., devenant une organisation puissante, bien assise, devait répondre aux besoins de la vie, à toutes les nécessités de la lutte. Il y a longtemps, par exemple, que nous avions l'intention de demander à des avocats, sympathiques à notre action, de nous prêter leur précieux concours.

La mise au monde du décret-loi, qui abolit le droit d'asile et jette dans les cachots les réfugiés politiques, nous a mis dans la nécessité de ne pas attendre plus longtemps et c'est avec plaisir que nous publions ci-dessous le nom des Maîtres du Barreau parisien qui composent ce que l'on peut appeler le Conseil juridique de la S.I.A.

Vincent MORO-GIAFFERRI
Henry TORRÈS
Betty BRUNSCHEVICG
Edouard DEPREUX
Ernest LAFONT
André KLOTZ
Alexis ZOUSMANN

Maurice PAZ
Louis NOGUERES
Suzanne LEVY
Gérard ROSENTHAL
Marcel FOURRIER
André WEIL-CURIEL
Pierre STIBBE.

Ces avocats, qui sont acquis à la cause de la S.I.A. et nous sont tout dévoués, conseilleront notre groupement en maintes occasions, et défendront devant les tribunaux les victimes de la répression que nous leur signalerons.

EN ALGÉRIE

Tournée triomphale

S. I. A. partout acclamée

La tournée qu'accomplit actuellement notre camarade Huart en Algérie ne s'annonce pas comme un succès, c'est un véritable triomphe.

Pourtant ce sont des salles archi-combles d'un public tout particulièrement attentif et compréhensif qui viennent à l'ouïe et à l'oreille avec l'élan formidabilisant de ses exposés si clairs, si nets, si lumineux. Les applaudissements nourris et chaleureux qui ponctuent chaque partie des discours en témoignent amplement.

Et ce succès incontestable prend d'autant plus de valeur du fait de l'action néfaste dirigée contre la S.I.A. par tout ce que Alger compte de fascistes en puissance.

Boycott des salles : sabotage des appareils ; incitation systématique de nos affiches ; organisation par des groupements, subtilement sortis d'une longue torpeur, de réunions concurren-tes à la même heure que les nôtres ; mise à l'index de nos conférences ordonnées par les minuscules ministères du grrrand et de l'ordre public ; insultes grâces contre la S.I.A. et ses responsables déversées billeusement par le Secours qui se dit populaire ; calomnies sournoisement lancées par certaines vipères stalinianennes et colportées bâtement par les moutons mués en ânes. Tout est mis en œuvre pour briser l'élan formidabilisant de notre S.I.A. en Algérie en même temps que faire échouer notre triomphale tournée.

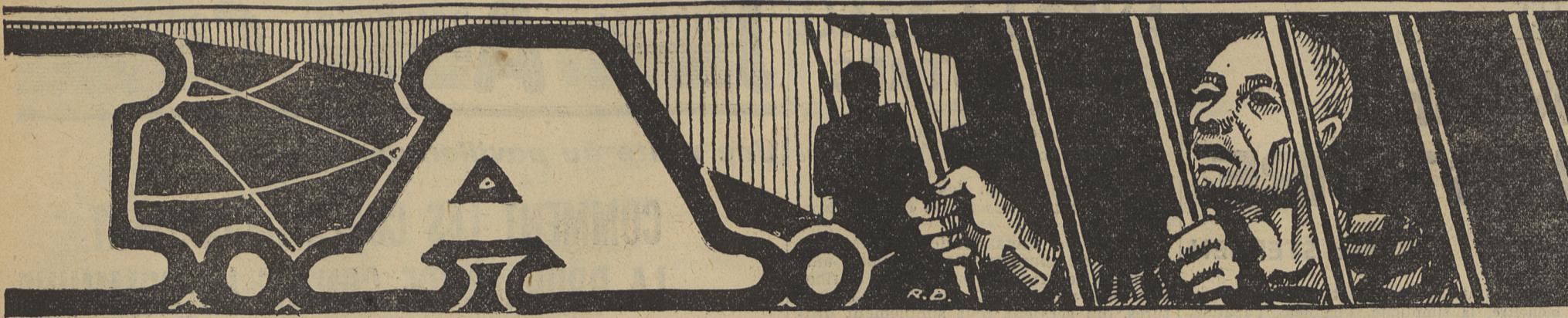
Perte d'énergie bien inutile de la part de ceux qui se disent antifascistes, ont cru adroit de se placer eux-mêmes parmi les adversaires de notre mouvement.

Mais quel réconfort de voir s'extérioriser en notre faveur les sentiments de sympathie agissante de nombreuses sections locales socialistes qui nous apportent un appui total, loyal et désintéressé.

Assemblée générale vendredi 27 mai, à 20 h. 30, salle de la Petite Chope, rue St-Bernard. La rappeler aussi pour la présence de tous les amis indiens, droit tous les samedis de 9 h. à midi.

CHAMPION. — Nous lançons un sérieux appel à tous les antifascistes de la banlieue à assister vendredi 27 mai à 20 h. 30, à notre réunion qui se tiendra à la Maison Communale.

CHARENTON. — Nous rappelons à la réunion artistique du 27 mai, à 20 h. 30, à la salle des Célestins, rue de l'Orme, une



SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA. — Secretaria : 26, r. de Crussol, Paris (11) - Tél. Roq. 73-96 - Chèq. Post. : Fauchier 596-3

Mas sobre el decreto de extranjeros

La sección francesa de Solidaridad Internacional Antifascista faltaria a su deber, a la razón de su fundación y de su existencia, si no se ocupara activamente de la situación creada a los camaradas extranjeros refugiados en este país, por el Decreto de un ministro reaccionario.

Ya dijimos en el pasado número que se han emprendido las gestiones necesarias para empezar una campaña tendiente a impedir la aplicación del decreto primero, y a anularlo después. La lectura de lo escrito por ilustres abogados en la página francesa de la S.I.A., ha podido dar a nuestros lectores la seguridad de que no hablamos en balde.

Se están movilizando personalidades y entidades. Se está consultando otras. No sabemos hasta qué punto el pedido de apoyo que formulamos encontrará eco. Desgraciadamente, la situación política internacional determina a muchas entidades normalmente liberales e izquierdistas a apoyar al gobierno y a no hacer frente a ciertas medidas, aunque en el fondo las desaprueban.

Por esto harán bien las secciones de la S.I.A. en trabajar localmente por su cuenta para promover un movimiento de protesta contra el Decreto que entrega a sus perseguidores a tantos extranjeros. Actos de propaganda, carteles, comunicados de prensa, todo debe ser empleado.

En los momentos actuales, esta campaña debe ser llevada a cabo por personas preferentemente francesas, pero debemos presentarles todo nuestro apoyo, solicitar su concurso, ayudar a sufragar los gastos. Las secciones locales tienen ya bastantes relaciones para que se realice esta labor.

Haga cada individuo, cada sección, cada Federación lo que pueda. Pero no permanezca inactiva. Sin aumentar las dificultades, con el tino necesario, movilicen todos sus recursos. La partida que se juega es bastante importante para que despliegues nuestras energías.

Pensemos que no se trata solamente de nosotros, que el Decreto se ha hecho también en previsión de que mañana, empujados por la ofensiva franquista, muchos antifascistas españoles podrían verse obligados a pasar la frontera y buscar amparo en esta tierra.

Todo va ligado. Por esto, no debe perderse ni la serenidad, ni la energía, ni el tiempo. Es preciso acompañar a la S.I.A., en sus esfuerzos, en su campaña, en sus desvelos. Ella puede mucho a condición que que la apoye. Sus militantes obtendrán resultados, si están apoyados por un movimiento de base, por una presión pública visible.

Y vosotros, camaradas españoles, debéis ser también, en la medida que las circunstancias lo permitan, pero NO MENOS DE LO POSIBLE, los artesanos de este combate.

La Solidaridad Internacional para España

El Comité Ejecutivo de la Federación inglesa de mineros acaba de lanzar la iniciativa de organizar una suscripción para ayudar a la España antifascista. Esta suscripción deberá reunir la cantidad de 82.500 libras esterlinas, equivalentes a 65.000.000 francos aproximadamente según el cambio actual.

Con este dinero se comprarán carbón y alimentos para ayudar a los combatientes y a la población de retaguardia.

Aunque estos gestos, siempre crecientes en la población obrera inglesa, vengan tarde, son bienvenidos, y no hacen sino confirmar nuestra opinión de que, moralmente, nuestra causa va ganando terreno en la opinión mundial. Desgraciadamente, lo vamos, al mismo tiempo, perdiendo materialmente.

Pero vemos también la confirmación de nuestro pensamiento de que se ha decidido demasiado, por diferencias ideológicas, políticas, tácticas, a poderosos sectores que, a pesar de no estar de acuerdo con las más grandes fuerzas antifascistas de España, son, sin embargo, sinceramente antifascistas, y habrían olvidado sus diferencias para ayudarnos, con tal de que hubiéramos sabido dar el primer paso.

Los sindicatos ingleses se deciden a enviarlos carbón. Hace tiempo que debía babérselos pedido que lo hicieran. Porque hace tiempo que Cataluña y casi toda la región oriental de España, privada del carbón de Asturias, sufren por falta de combustibles. Y esta carencia significa la paralización de bastantes fábricas, de los ferrocarriles, de otras fuerzas o elementos de producción. Sin contar la repercusión que esto tiene en los hogares obreros, a menudo privados de gas y de lo necesario para hacer cocer sus alimentos.

Creemos, por nuestra parte, que habría sido posible establecer, desde hace tiempo, relaciones, cordiales y de resultados materiales efectivos con las grandes trade-unions inglesas. No se ha hecho. Se confabla con demasiada ceguera en una victoria fácil, porque se desprecia demasiado al que no pensaba como nosotros, porque otras fuerzas poderosas nos habrían aportado un concurso cuya necesidad se advierte y pide casi siempre cuando es tarde.

La recompensa que les da el patrón, es que ahora uno debe hacer el trabajo que antes hacían otros.

Pero han obedecido a la política que divide a los trabajadores en lugar de unirlos.

Cuando el momento está en unirnos todos, en estrechar los lazos para hacer frente al fascismo, como lo hacemos en la S.I.A., esos trabajadores, que creen ser antifascistas, siembran así la división en las filas obreras.

Esperamos que ellos y sobre todo el Sindicato se darán cuenta de la maldad de su actitud, que comprendrán que no es censurable pertenecer a la S.I.A., que debemos todos unirnos para combatir al enemigo que tenemos enfrente, y que lo que han hecho ha de ir contra ellos después de haber ido contra nosotros.

Y sin embargo, no hay más remedio que creerlo. Aquí están los hechos para convencer a los que no quisieran.

Estos trabajadores franceses hicieron una lista que firmaron todos, en la cual pedían la cesantía de los extranjeros. Dicha lista fué avalada por el Sindicato que de este modo se sumaba al pedido de despido, y presentada al patrón. Y el día dos de Mayo, surgió su efecto.

Con el apoyo de un buen número de policías, la compañía arrojó a la calle a los sesenta y siete trabajadores extranjeros de la fábrica en la cual todos dejaron, desde hace muchos años, la savia de su juventud.

Estos camaradas la mayor parte españoles, se habían hecho antipáticos al patrón, y también a los obreros franceses de la región, porque pertene-

forman demasiadas veces predominante sobre estas cuestiones, para lo que impidió las iniciativas.

¿ Que las trade-unions inglesas son reformistas ? Es cierto. Pero no estamos en condiciones de poder elegir a nuestros aliados. Ni estábamos hace un año, hace año y medio, a pesar del entusiasmo pueril de los superficiales. La lucha es demasiado intensa, era demasiado grave, privados como estábamos de las riquezas más importantes, o no pudiéndolas utilizar, para qué seleccionáramos de desdenos a los amigos. Y cuando este apoyo podía conseguirse sin condiciones, sin peligro de ser desbordados, era más que sorprendente ver que no se solicitaba.

Insistimos en que nuestra situación ha sido siempre demasiado seria. Pero lo es más aun ahora. Y porque lo es, entendemos que no debe haber cuestiones de capillas entre nosotros, ni que debemos inmiscuernos en las que existen en los otros países. ¿ Que tal bando está a muerte con tal otro bando ? ¿ Qué tenemos que ver con esto ? Lo único que nos interesa, sin pretender dar lecciones de moral a nadie — porque tampoco nosotros podemos tirar la primera piedra — es que, a pesar de sus divisiones, estos bandos están dispuestos a ayudarnos, que no piden más que hacerlo, y que depende de la forma nuestra de pedirselo, de nuestro tacto, de la sencillez de nuestros modos para conseguirlo.

No debemos dar lecciones a nadie sobre lo que debería hacer en su país, en su partido, en su sector. Esto son cuestiones internas que sólo a los interesados competen. Hay algo más urgente, más necesario que ponernos a dar a los demás enseñanzas que no aceptan, y con cierta razón ; es movilizarlos para nuestra causa, es reunirlos en torno a la defensa de España martirizada, es utilizar su apoyo que muchas veces se desesperan de no poder dar.

Si así se hubiera obrado internacionalmente, hace tiempo sin duda que la Federación de mineros ingleses se habría preocupado por mandarnos carbón, y que otras fuerzas poderosas nos habrían aportado un concurso cuya necesidad se advierte y pide casi siempre cuando es tarde.

S. I. A. EN ESPAÑA

La constitución de agrupaciones locales

En los primeros trabajos de la constitución de agrupaciones locales, se observará toda una serie de particularidades que es preciso desafiar.

Una de estas particularidades es que la agrupaciones locales deben tener una flexibilidad que permita recoger todas las manifestaciones antifascistas que haya en la localidad. No quiere esto decir que debe incluirse en ellas a todos los antifascistas dudosos, pero si que puede incluirse a los elementos de espíritu liberal que nunca han demostrado preferencia y simpatía por las derechas, y que en estos momentos estén entregados a la causa antifascista.

Es necesario que nos demos cuenta que en el campo proletario hay muchos elementos que sin tener una predisposición para las actividades de nuestras organizaciones de tipo específico, pueden ser aprovechados para estas de tipo netamente social, y que encajan perfectamente con su temperamento.

Para nosotros, el tipo ideal de una formación de agrupaciones locales es el que arranca de una base en la que intervenga un individuo proveniente de las organizaciones más puras del proletariado, y que goce de las simpatías y la admiración de la población. Que tenga este hombre la habilidad, la ductilidad, la flexibilidad

de acopiar todos los elementos que puedan ser útiles para la causa del antifascismo. Que posea una recia personalidad para no dejarse arrastrar por apreciaciones y sentimentalismos cristianos, por libertad de principios, por oportunismos contraproducentes. Que sea un hombre dinámico y práctico.

Este compañero tendrá la suficiente comprensión para acopiar a su alrededor a aquellos elementos que no actúan de por sí, pero son susceptibles de ser empujados a la acción, y que lleguen a formar unas agrupaciones locales de la S.I.A. que sean una garantía para los principios revolucionarios que informan nuestra entidad, y para cuantos adhieran a la sección local.

De esta manera, también logramos que el movimiento proletario no se vea privado de los militantes que tan necesarios lo son en estos momentos, al mismo tiempo que tendremos una base para constituir las agrupaciones locales con posibilidades mucho más limitadas si se tuviesen que constituir exclusivamente con elementos de las organizaciones proletarias.

(Del folleto « Normas para la constitución y el funcionamiento de Agrupaciones locales », editado por la sección española de la S. I. A.)

REALISMO INGLES

Se ha puesto de moda la palabra «realismo». En realidad, ella es vieja. Tan vieja como la cacería humana, que data de bastantes siglos, a juzgar por lo que sabemos de los antecesores nuestros.

Todo renunciamiento a una posición moral, que mira los intereses del bien, para satisfacer un egoísmo, se ha siempre justificado en nombre del realismo. El joven que lucha por un ideal se sacrifica — si sacrificio puede llamarle el goce de hacer el bien y la fruición de ver en los demás resplandecer la alegría que causamos —, y lucha. Llega un momento en el que se cansa. Otras necesidades, más pedestres, lo llaman. Quiere ahora vestir mejor, saborear una comida, conocer otras satisfacciones materiales, pasear por los lugares elegantes su súbita apuesta. Abandona el idealismo por el materialismo grosero. Se convierte en explotador de sus semejantes. Si le pedís en nombre de qué ha obrado así, os contestará — y siempre han contestado sus semejantes —, que se ha vuelto realista.

En la política, ha ocurrido siempre lo propio. Todo traidor a la fe jurada, a las ideas nobles invoca el realismo. Y en cuanto a la política internacional, la misma palabra encubre las mismas traiciones. En nombre del realismo, los diplomáticos de todas las edades han jugado eternamente con varias cartas, los generales han exterminado poblaciones indefensas y arrasado ciudades, los tratados han sido violados, la neutralidad de los países atropellada. Es también con este pretexto que las tropas alemanas invadieron Bélgica en 1914, y que el canciller del imperio de Guillermo II habló de «pápeles mojados».

Pues el «realismo» ha sentado sus pases en el gobierno inglés actual, después de haberlos sentado en otros muchos anteriores. Esto quiere decir que los principios del derecho han sido violados un poco más ahora que cuando no se hablaba tanto de esta obra práctica. Quiere decir que se hace un poco más que antes caso omiso de los principios morales, que se sacrifica más a los inocentes, que los débiles son aplastados en mayor grado por los fuertes.

Pero el caso es que el realismo inglés va pareciendo tener poco éxito. Es efectivo cuando obra contra personas o colectividades menos «prácticas», es decir más escrupulosas y para las cuales los principios morales no son letra muerta. Pero cuando se obra contra otros «realistas» que desconocen conscientemente todo lo que es honor, es un poco más difícil lograr lo que se persigue.

Inglaterra ha creído hábil atraer al duce y neutralizarlo en la lucha que prepara contra Alemania. Para esto, le dejó las manos libres en España, le dejó dar curso a su afán de exhibición, de riquezas y de sangre inocente. Le parecía que, en cambio, el amo de Italia la dejaría maniobrar en Europa central y abandonaría a su compadre de Berlín.

Pero hete aquí que de repente, Mussolini pronuncia en Génova un discurso bomba. Nunca el eje Berlin-Roma ha sido tan fuerte. Hitler puede hacer lo que le da la gana con Checoslovaquia, esto le deja sin cuidado...

Claro que detrás de este dejar hacer, hay concesiones alemanas. Concesiones que deben referirse a España, aunque no es seguro que sean aplicables. Pero Inglaterra ha retrocedido en balde. Sus financieros han prestado al duce, con el

aval del gobierno, unos millones de libras esterlinas que no han de salvar la situación económica de Italia, pero que de todos modos son un alivio.

Inglaterra creía haber atrapado a Mussolini. Pero éste no tiene pelo de tonto. Es aun más realista que ella. Juega con ella. Hace de balancín. Va de un lado a otro : hoy con Hitler, mañana con Albiñi. Sabe que si se inclina con el primero, es una amenaza seria para el bloque franco-ingles ; sabe qué si le abandona, determina la derrota segura de Alemania. Y se sirve de uno y de otros. Ejerce el chantage. Se ha convertido en el eje de la política europea.

Para abandonar lo que tiene en España, será preciso que se le hagan más concesiones. Que se le preste más dinero que probablemente no devolverá, que se le den más colonias. Ya ha conseguido este «tour de force» que la nación más enemiga suya a propósito de la cuestión abisina haya pedido, en la Sociedad de las Naciones el reconocimiento de la conquista. Y después, le ha servido el discurso de Génova. Es una obra maestra de maquavelismo.

El realismo inglés parece en peligro. Y no puede asegurar nadie, en este juego sucio de la política internacional, que es el más fuerte.

Mussolini sabe la fuerza de las posiciones conquistadas en el Mediterráneo. Y no las soltará. Las utilizará para hacer un largo chantaje, y tener a Inglaterra en un puño. Claro que puede acabar por perder la partida, pero habrá de ser después de hacer pasar a los otros por unos trances y unos peligros que los «realistas» a estilo Chamberlain no suponían.

El zorro es demasiado fino para comerse envenenado. Prefiere robar mejores presas. Desgraciadamente, su primera víctima es la población y la nación españolas.

Dr Pablo TENAZ.

FESTIVALES

COMITÉ REGIONAL ANTIFASCISTA DEL SENA

El sábado 28 de Mayo tendrá lugar, en la Sala Suisse, 206, quai Valmy (métro : Jean-Jaurès), una velada en la cual se proyectará por primera vez en París la película Barrios Bajos.

Es sonora, hablada en español, y realizada por el Sindicato Unico de Espectáculos Públicos de Barcelona.

Seguirán cantos y bailes por renombrados artistas franceses y españoles.

Después, el grupo artístico « Cultura Popular » pondrá en escena el gracioso juguete cómico El Contrabando.

Por fin, a las 12.30 empezará el baile que será amenizado por una orquesta selecta.

La representación siendo privada, es difícil procurarse las entradas antes, en el Comité Regional, 33, rue de la Grange-aux-Belles, o en el local de la S.I.A., 26, rue de Crussol.

AUBERVILLIERS

LES AMIS DE L'ESPAGNE ANTIFASCISTE

El martes, a las 20.30, en la sala Kursaal, 111, avenue de la République, tendrá lugar una sesión de círculo de cine, en la cual se proyectará la película Aurora de Esperanza, seguida de Barrios Bajos.

Esta sesión siendo privada, las tarjetas deben ser pedidas en el Café Kursaal, 16, rue du Vivier, en el Café situado, 172, rue Rataeu, y en casa de López, 17, rue Jules-Verne, en Drancy.

EL CASO MAROTO

Llegó de Barcelona la noticia de que Maroto había sido muy probablemente fusilado. Como sabíamos que estaba encarcelado, y que cierto sector político, que tiene mucha influencia en la España central, tenía interés en hacerlo desaparecer, lanzamos el grito de alarma. No nos parecía que debíamos esperar a que se le matara para protestar contra los que amenazaban su vida.

Conste que nunca hemos afirmado que la ejecución había tenido lugar. Dijimos que, según las noticias llegadas, debía haber sucedido.

Posteriormente se desmintió el fusilamiento. Nos alegramos de que las cosas sean así. Pero queremos señalar que el caso Maroto no ha terminado. En un editorial publicado por CASTILLA LIBRE, el 13 de este mes, se anuncia que nuestro compañero acaba de ser puesto en libertad PROVISIONAL. Porque « un fiscal ha reconocido que debían realizarse nuevas informaciones ».

No sabemos qué clase de informaciones se realizarán, pero esperamos que se terminará por fin de una vez con la situación creada a este luchador de la causa antifascista, que hace mucho más falta en el frente que en la cárcel.

El caso es que no se vuelve a empezar con una sentencia condenatoria. Por si fuera necesario, estamos ojo avizor. Y nada malo habrá de dictarse contra Maroto sin que, pese a quien pese, removamos cielo y tierra para salvarlo.

Un miembro de la S. I. A.

SOCIALISTES ET ANARCHISTES

L'HOMME ET SON HISTOIRE

par Max STEPHEN

Est-il naïf de parler de révolution ? Peut-on penser que poser la question, c'est prétendre aborder l'inaccessible ? Je ne suis pas, par tempérament, un optimiste systématique. Rien de plus absurde, rien ne réserve autant de déboires que la croyance aveugle au succès de ce qu'on entreprend. Car, même quand elle assure au début quelques victoires partielles, elle empêche de voir les embûches, les difficultés contre lesquelles elle finit par se briser.

Il faut tenir compte des obstacles à vaincre, des barrières à franchir, des dangers à surmonter. Il faut en savoir toute la valeur et se préparer pour arriver, par-dessus tout, le moment favorable venu ou quelquefois provoqué, au but poursuivi. La fin est une force de l'histoire, mais elle ne suffit pas. Sans l'aide de l'intelligence calculatrice, de la volonté clairvoyante, de la technique habile, elle est de plus en plus condamnée à l'échec. Une balle entre aussi bien dans le corps d'un homme courageux que dans celui d'un lâche.

Ni optimisme systématique, ni pessimisme. Mais ferme décision, partant d'une conviction morale inébranlable, de lutter pour transformer l'organisation sociale. Telle est ma position. On peut tour à tour justifier et refuser les deux extrêmes de cet état d'esprit. Mais ne font l'histoire que ceux qui, aux pires périodes, conservent, ne seraient-ce que pour l'avenir, l'espérance, et fondent cet espoir sur leur volonté d'action.

Les peuples réservent toutes les possibilités. Je ne sais qui a dit, ou à peu près, que l'humanité est le plus aveugle des éléments de la nature. Et cela est vrai. L'être humain individuel n'a pas conscience de toutes les forces instinctives, subconscientes, mystiques, des élans sentimentaux, de l'intelligence qui sont en lui. Encore moins les collectivités. Et dans ces collectivités, habitent ensemble la bestialité ancestrale et la disposition au martyre, les plus vieilles superstitions comme les idées les plus nouvelles.

Le revirement nationaliste de 1914, après une période prolongée d'internationalisme, l'explosion brutale des régimes fascistes après la situation pré-révolutionnaire d'Italie et d'Allemagne s'expliquent par la co-existence de toutes ces tendances que l'âme humaine recueille au cours des siècles, et dont l'une surgit, souveraine, et s'impose sur les autres selon le choc psychologique reçu, selon l'atmosphère créée par les circonstances ou par les hommes, car en dernier ressort, presque toutes les circonstances de l'histoire humaine sont l'œuvre des hommes, où leur volonté est nécessaire pour le provoquer.

Réaction et révolution, fraternité internationale et haine patriotique peuvent déborder demain chez presque tous les peuples européens. Ils offrent toutes les possibilités. Selon l'analyse superficielle et unilatérale, l'occupation des usines en juin 1936 fut imprévue, comme imprévue avait été la Commune de Paris, révolution sociale issue d'une explosion patriotique. Comme imprévue fut la profondeur de la révolution russe et, par la suite, son recul.

La révolution sociale a en Europe des bases historiques solides. Ces bases subsistent. Elles font partie, même sous les régimes totalitaires, du substratum mental d'une grande partie des populations. Elles sont dans le subconscient de bien des masses. Juin 1936 l'a démonté. Mais il faut, quand ces moments favorables se présentent, l'initiative révolutionnaire des minorités. Quoi qu'en disent les fatalistes de l'histoire, ceux qui attribuent aux « événements » toute l'importance des changements de régime, la volonté, la décision sont, dans les circonstances décisives, les clefs des situations et provoquent, dirigent les événements. Si le Parti socialiste d'Italie avait eu à sa tête deux ou trois hommes énergiques ou ambitieux comme Mussolini, nous n'aurions pas eu le fascisme, car la révolution italienne aurait été un fait en 1919-1920. Si Lénine, Trotsky et quelques autres n'avaient pas voulu conduire la révolution russe selon leurs conceptions, cette révolution aurait pris un tout autre chemin. Nier que la personnalité de Staline, comme hier celle de Catherine de Russie et de Pierre-le-Grand joue un rôle prépondérant dans l'ancien pays des tsars, c'est nier l'évidence. Nier que la personnalité de Mussolini a déterminé en grande partie l'instauration du fascisme comme corps de doctrine et comme organisation d'Etat, c'est fermer les yeux à la réalité. Si, par bonheur, il mourait demain, nous le verrions bien. La plupart du temps, les dictateurs sont tombés quand les dictateurs sont morts, pas seulement quand ils ont été assassinés (2). Cela prouve que ces hommes étaient pour beaucoup les auteurs des événements. Si les social-démocrates allemands avaient, en plus de leur savoir sceptique et de leur bureaucratisme pratique, la foi révolutionnaire ou l'ardeur de Hitler, ce n'est pas ce dernier qui aurait triomphé.

Qu'on le veuille ou non, les hommes font aussi leur histoire. Ceux-là mêmes qui défendent le déterminisme étroit, dogmatique, sont des éléments de progrès dans la mesure où ils apportent leur enthousiasme, leur désintéressement, leur esprit de sacrifice à la cause qu'ils défendent. On peut me dire que la volonté, que toutes nos facultés mentales, morales, psychiques et de sensibilité sont déterminées par nos activités physiologiques, par l'hérédité, par toutes les forces cosmiques qui échappent à notre action. Je le sais, je sais que nous ne sommes qu'un accident dans la vie planétaire, que notre planète à son tour n'est qu'un accident dans l'infini de l'espace et du temps, que nous ne savons pas, que nous ne saurons jamais, à douleur ! ce qu'est cet infini. Et comme notre planète est soumise aux lois de ce chaos incompris de nous qui s'appelle la vie universelle, nous sommes soumis aux lois de cette planète, nous ne sommes qu'une résultante infinitésimale de l'activité de ce grand tout qui crée et tue les espèces à travers les millénaires.

Je sais cela. Mais je sais aussi que dans l'histoire humaine, que sur notre planète nous pouvons réagir. Mais je sais que l'in-

AVEC LA PEAU DES AUTRES

(Suite de la 1^{re} page)

— Mourir pour la Patrie, c'est le sort le plus beau !...

— La Patrie est en danger !...

— Pour sauver vos foyers et vos Libertés !

et tout ce ramassis de vers militaires, de couplets idiots, d'appels amoureux, d'adjurations pathétiques, farfouillés et calabredaines, duplures et impostures, qui seraient tout simplement grotesques, si elles étaient vomies avec dégout comme elles devraient l'être, par la multitude des pauvres qui s'en laissent souiller.

Pour s'assurer la peau des autres et ne pas riquer la leur, les riches ont inventé la Défense Nationale, le Territoire National, l'Homme National, l'Indépendance Nationale, le Drapeau National, avec le tintamarre accompagnement des mots déclamatoires : Droit, Justice, Héroïsme, Grandeur, Prestige, Rayonnement, Influence, Civilisation, Ordre, Progrès, Dignité, République, Démocratie, Liberté.

Enfin, persuadés que ce délugé de mots ronflants mais creux ne suffirait pas à briser nombre de résistances, ils accumulent un armement formidable et, pour être bien sûrs que cet armement sera, l'heure venue, utilisé comme l'exigent « l'indépendance et la vie du Pays » ils ont édicté les sanctions les plus sévères contre ceux qui ne se soumettraient pas au service de deux ans, qui se déroberaient aux périodes d'instruction, qui se refuseraient à l'une quelconque des obligations militaires et diraient « Non ! » à la mobilisation générale prévue par ce qu'ils osent appeler « les nécessités de la Défense Nationale ».

Faire défendre le produit de leurs vols par ceux qu'ils ont volés, confier le soin de protéger leurs biens et leurs personnes à ceux qu'ils ont totalement dépolués ; faire accroire à ceux à qui ils ont tout pris qu'ils ont tout à conserver ; persuader ceux qui tiennent en servitude qu'ils ont à sauvegarder leur liberté ; faire monter dans l'esprit des pauvres cette pensée et faire descendre dans leur cœur ce sentiment que, en mourant « au champ d'honneur », ils accomplissent un Devoir sacré, qu'ils sont des héros, qu'ils se couvrent de gloire, qu'ils donnent à leurs fils un exemple sublime, n'est-ce pas, de la part des Riches, en même temps qu'un tour de force quasi miraculeux, le complot le plus immobile et le plus abominable chantre ?

Ce que doivent faire les pauvres pour briser ce chantage et ruiner ce complot, c'est ce que j'exposerai dans un troisième et dernier article. SEBASTIEN FAURE

La Commune, première révolution consciente

(Suite de la 3^{re} page)

C'était la municipalité avec droit de pourvoir constitué, organisant la vie sur le pacte ou fédération et l'accord mutuel. Si l'idée de la Commune avait triomphé en France, on aurait constitué le grand Conseil fédéral. Chaque province, chaque ville aurait eu des Conseils communaux autonomes, avec une Fédération entre elles. C'était, politiquement, l'idée de la Commune. »

De l'homme à la municipalité, de la municipalité à l'association de municipalités et de celle-ci à la Fédération universelle. Ce sont les idées socialistes sans adjectifs.

« Dans notre révolution, mieux que dans la révolution russe, l'on retrouve les idées de la Commune. »

Mais la Commune a commis des erreurs impardonnable. La plus grande fut d'être purement et simplement un mouvement de masses industrielles. Ce fut le malheur de la France. On prépara le geste à Paris, qui était le cerveau, la tête, mais le reste du corps fut abandonné à lui-même. Les campagnes envoyèrent des soldats à Versailles et ceux-ci luttèrent contre le peuple de Paris.

Si ceci fut l'erreur de la Commune, la notre serait de dénier l'ennemi du dehors et de l'intérieur sans avoir transformé la conscience populaire, qui doit nous donner la victoire pour laquelle on doit réaliser les idées de la Commune en Espagne.

Et Federica Montseny conclut, après avoir rappelé l'ignoble rôle des pays non interventionnistes :

Voilà le panorama. Un cordon de feu et de fer autour de nous. Une révolution qui éclate, un pays qui aspire à réaliser des idées socialistes, un capitalisme international avec des intérêts immenses, les mines de Rio-Tinto, de Puerto Llano, d'Almadén, des Asturias, de Biscaye. Le capitalisme voulant réduire par la faim un pays qui veut réaliser sa Révolution.

Nous pouvons penser que la Révolution n'avance pas comme nous le voulons ; nous pouvons considérer qu'elle est sacrifiée, que nous luttons contre-révolutionnairement, que nous sabotons les principes révolutionnaires, mais pour l'expugner il n'y a plus qu'une vérité unique et simple : un capitalisme détruit, des intérêts capitalistes réduits à zéro, une Révolution socialiste qui suit son cours et qui va réaliser des idées trop avancées, qui vont être l'exemple que suivront les prolétariats des autres peuples.

MAX STEPHEN.

(1) Ce qui devait être une considération préliminaire de l'article promis dans le dernier numéro m'a entraîné. Il y a du reste beaucoup plus à dire sur ce sujet. Mais je reviendrai au thème abandonné dans mon prochain écrit.

(2) C'est ce qui vient d'arriver au Venezuela après la mort du dictateur Gomez.

(3) Le dialecticien trouve toujours des arguments. Si tel peuple est resté sauvage, c'est parce qu'il vit au milieu d'une nature très pauvre. Si tel autre peuple, vivant au milieu d'une nature également pauvre a créé de ses propres mains, une excellente organisation économique, c'est parce que les besoins matériels l'ont obligé.

Ce qu'on n'explique pas, c'est pourquoi les uns croupissent dans la misère, tandis que les autres créent la richesse, pourquoi ces deux positions absolument différentes que l'on retrouve à tous les âges et sur tous les continents. Seule, la psychologie, qui, nous ne l'ignorons pas, n'existe pas hors de la matière, donne une explication exacte.

Une occasion unique :

COLLECTION COMPLÈTE DE

“La Feuille”

de ZO D'AXA

parue de 1897 à 1899, illustrée

de magnifiques dessins en

pleines pages de « STEINLEN »,

« WILLETTE », « MAXIMILIEN

LUCE », « HERMANN PAUL ».

Chaque collection de 25 feuilles,

franco : 40 fr.

Jeunesse A anarchiste C communiste

Une visite au pavillon des Otages

COMMENT LES CURÉS ORGANISENT LA PROPAGANDE CONTRE LA COMMUNE

Le jour tant attendu du pèlerinage au pavillon des otages arriva. J'étais parmi ces enfants du patronage Sainte-Anne qu'on voyait, marchant, trois par trois, dans la rue, sous la conduite de M. le curé, par un chaud matin de mai.

Tout à fait de circonstance cette randonnée, car pendant la Commune de 1871, l'abbé Planchat, alors curé en fonction à Sainte-Anne, avait été fait prisonnier et ensuite fusillé par les « féroces Fédérés », comme l'avait dit en chaire, le dimanche précédent, M. l'abbé Boureau.

J'étais parmi ces enfants, presque tous des camarades d'école. Pourquoi ? Je le suis bien plus tard... Mes parents, pauvres ouvriers, ayant autre chose à faire que de m'emmener promener aux jardins du Luxembourg ou des Tuilleries, m'envoyaient à ce patronage passer mes jeudis et mes dimanches. « Histoire de ne pas traîner dans les rues, disait ma mère ; là, au dimanche précédent, l'abbé Boureau.

Il était parmi ces enfants, presque tous des camarades d'école. Pourquoi ? Je le suis bien plus tard... Mes parents, pauvres ouvriers, ayant autre chose à faire que de m'emmener promener aux jardins du Luxembourg ou des Tuilleries, m'envoyaient à ce patronage passer mes jeudis et mes dimanches. « Histoire de ne pas traîner dans les rues, disait ma mère ; là, au dimanche précédent, l'abbé Boureau.

C'est comme ça, nous, les petits ouvriers, on va où on peut... Happés, tirillés à droite, à gauche... au petit bonheur la chance ! C'aurait pu être autre chose ! Mais pour l'instant, c'était là, au patronage Sainte-Anne.

Il était comme ces inconscientes... Et nous arrivâmes, enfin. Après cette longue marche doublée chez chacun de nous d'une grande curiosité, le brouhaha qui régnait dans la jeune troupe se tut soudain lorsque nous nous dirigeâmes vers l'entrée de la chapelle.

Le guide nous fit un sermon à la petite chapelle installée dans les dépendances des bâtiments. Il nous parla de Dieu, des martyrs, et que lorsque nous serions des hommes à ne jamais participer à de tels actes qui n'étaient autres que du banditisme toujours sévèrement puni par la justice divine.

Halte ! menteurs, hypocrites. Place à l'histoire, la vraie. Et nous avons battu ses ténèbres ! Groupe de décurtés les plus utiles pour le peuple. Nous savons la clémence de la Commune, la répression cruelle de la bourgeoisie qui grossit démesurément : la mort de quelques curés télés. Qu'est-ce à côté des 35.000 ouvriers parisiens littéralement massacrés ? La mort de quelques Planchat ne pourra jamais venger la mort des Deloche, Varlin (celui-ci dénoncé par un prêtre), parce que ces derniers c'étaient, nous, le peuple... Soixante-dix ans après, les prêtres sont toujours là, accompagnant leur ignominieuse besogne d'enfoncement, insultant au peuple la résignation, le peur. La jeunesse, surtout est le théâtre de leur sinistre comédie. Voilà comment, plus tard, des enfants de prolétaires se représenteront la Commune de 1871 qui surpassé de loin la révolution bourgeoise de 1789 en résultats pratiques pour leur libération. Il est nécessaire de lever les masques et de faire voir à nos jeunes camarades ouvriers que ceux qui se sont intitulés leurs amis sont généralement leurs ennemis les plus cruels et les plus impitoyables.

En conclusion, je ne pourrai qu'inciter les jeunes prolétaires à méditer les paroles de Lissagaray, l'auteur de cette admirable « Histoire de la Commune » :

« Cherchez de quel côté sont les curés et les généraux. Passer bien vite de l'autre côté et vous serez à votre place. »

ARMAND GALLI.

TOUS LES CAMARADES J.A.C. SE RONT PRÉSENTS, LE DIMANCHE 29 MAI, À 13 HEURES PRÉCISES, AU « LIB » POUR TRAVAIL TRÈS IMPORTANT.

G. I. DE LA RÉGION PARISIENNE

Tous les groupes J.A.C. ou sections de jeunes doivent envoyer leurs délégués au prochain comité d'initiative de la J.A.C. qui aura lieu le mardi 7 juin, à 20 h. 30 au local du « LIB ».

BROCHURES DE PROPAGANDE

Prix : 0 fr. 60

Douze preuves de l'inexistence de Dieu, par S. Faure.

Evolution et Révolution, par Elisée Reclus.

Aux Jeunes gens, par Pierre Kropotkin.

Ente paysans, par E. Malatesta.

Immoralité du mariage, par René Chauchi.

La Morale anarchiste, par Pierre Kropotkin.

L'Amour libre, par Madeleine Vernet.

Le Gouvernement représentatif, par Pierre Kropotkin.

Le Salarial, par Kropotkin.

Anarchisme et Coopération, par Georges Basien.

Les Prisons, par Pierre Kropotkin.

Le Syndicalisme révolutionnaire, par V. Griffoeul.

Francisco Ferrer, anarchiste.

Propos d'Éducateurs, par Sébastien Faure.

La Liberté, son aspect historique et social, par S. Faure.

L'Orateur Populaire, les sources de l'éloquence, devient orateur, conseils aux jeunes, par Sébastien Faure.

La Révolution Russe en Ukraine, par Nestor Makhno.

La Grande Retape, par Aurèle Patorni. 10 fr.

PRENDRE BONNE NOTE QU'AUCUN ENVOI NE PEUT ÊTRE FAIT S'IL N'EST ACCOMPAGNÉ DU MONTANT DE LA COMMANDE MAJORÉ de 10 % POUR FRAIS D'ENVOI.

IL NE FAUT PLUS JAMAIS

Sous ce titre, notre ami Maurice Rostand vient de réunir une plaquette dix-neuf de ses poèmes écrits entre 1910 et 1938.

La franchise étant à la base d'une amitié sincère, je tiens à déclarer à Maurice Rostand que j'ai été désagréablement surpris des idées exprimées dans certains de ses poèmes, Les Cendres de l'Aiglon et A, ceux qui inscrivent l'enfance, par exemple.

Mais le but de cet article, n'étant pas d'ouvrir une controverse sur l'

